

# Le

Gratuit

# Pied

Volume 4, Numéro 2

LA REVUE DES ÉTUDIANTS DE PREMIER CYCLE AU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE



**МЕРСИ ФРАИС ТЕЧНО !**

## Qui veut d'un Vinet ?

Samuel Mercier

Il y a un peu moins de deux ans, le Conseil de l'Université imposait Luc Vinet comme recteur de l'Université de Montréal malgré la recommandation des étudiants et des professeurs. Non seulement cette procédure s'est faite au mépris d'une tradition voulant que la proposition du comité de consultation sur le choix du recteur soit écoutée, mais nous devons désormais vivre avec cette rupture entre les gestionnaires et le cœur de notre établissement.

Ce ne sont certainement pas André Caillé (actuel président du conseil) et ses marchands de boulons qui contribuent à l'avancement et à la circulation du savoir. Toutefois, nous nous retrouvons aujourd'hui en face d'une situation où la vision même de l'Université est déterminée par ce regroupement, propice aux nominations partisans, sur lequel ni les étudiants, ni les professeurs et ni le personnel n'ont de pouvoir réel.

Pire, nous payons tous le prix d'un choix que nous n'avons pas fait. L'année dernière, c'étaient les professeurs et cette année ce sont les élèves qui font les frais de la misérable vision d'entrepreneur de Vinet.

Bien sûr, la hausse de 60\$ par étudiant nous semble insignifiante – et c'est peut-être là tout le génie de la démarche – mais il s'agit d'une prise de position manifeste : l'argent manquant aux universités doit être puisé à même la poche des étudiants.

Ce qui est injustifiable dans cette situation n'est pas tant cette décision, mais l'impossibilité d'un débat réellement démocratique au sujet des orientations de l'Université. Comment se fait-il que la nomination du recteur soit l'œuvre d'une hiérarchie obscure et ne fasse pas l'objet d'un scrutin auprès de la population universitaire ou, du moins, auprès de représentants élus par cette population ?

Qu'il soit possible de déterminer l'avenir d'un établissement composé de plus de 50 000 personnes sans les consulter (ou presque) est inconcevable. On gère cette université comme une entreprise alors que sa vocation première n'est pas le profit. Peut-être bien que monsieur Vinet se couche le soir en rêvant de Harvard et de Yale, avec leurs mirobolants *tuition fees* et leurs millions provenant des *alumnis*, peut-être qu'il rêve de sa nouvelle ville bâtie sur la gare de triage, mais il oublie sans doute quelque chose au travers des colonnes de pertes et de gains et de tous les plans trimestriels. Cette chose, probablement la plus importante, plus que tous les étudiants de bacc entassés dans les amphithéâtres et que toutes les distributrices à diplôme, c'est que nous ne sommes pas des clients.

Mais le rectorat n'a pas besoin de l'avis des étudiants, bien sûr, nous n'avons pas voté pour Luc Vinet. ■

## À ne pas manquer

### Party d'Halloween

Le party d'Halloween aura lieu le 2 novembre au *Soulier de satin* (C-8019) à partir de 16h00. À 19h00, il y aura une lecture de textes par les étudiants et les professeurs. Costumez-vous !

### Manifestation

La FAÉCUM convie les étudiants à une manifestation contre les frais technologiques qui aura lieu le 8 novembre prochain à 11h45 devant le pavillon Roger-Gaudry.

### 4 à 7

Les 4 à 7 continuent de plus belle chaque semaine au *Soulier de Satin* (C-8019). Chaque jeudi, à partir de 16h00, venez rencontrer vos amis et collègues pour des soirées folles folles (qui, soit dit en passant, ne se terminent pas nécessairement à 19h00).



# LE PIED DANSANT

Le Pied Volume 4, numéro 2

Chronique musicale en exil

2 novembre 2006

## Traversée de l'Atlantique à dos de iPod

Éric Samson

**B**on. Paraîtrait que ma dernière chronique a eu l'effet escompté : elle vous a mis en crise. Bien. Ça prouve que vous lisez *Le Pied*, le seul organe qui vous aide à marcher et à avoir des bons goûts en matière musicale. Ça prouve aussi que vous n'êtes pas trop empotés.

Je n'ai malheureusement pas pu, bicoise la publication de ma masse rhétorique au sujet des albums « classiques », passer en revue les événements marquants de l'été à Montréal, en musique. C'est dommage, car il s'en est passé, des choses : plusieurs bons spectacles (paraîtrait que *Radiohead* a fait deux bons shows, mais j'ai déjà donné, merci – en revanche, *Indochine* étaient vraiment bien, *The Dears* ont tué au *Festival de Jazz*, les *Francofolies* nous ont vraiment surprises avec des prestations incroyables de *Galaxie 500*, *Band de Garage* et *Mononc' Serge*, entre autres, et certaines moins incroyables, comme *Dionysos* et les de-plus-en-plus-imbus-d'eux-mêmes *Dale*

*Hawerchuk*, par exemple), quelques albums qui tuent (*Gang of Losers* des *Dears*, *Grand Champion* des *Trois Accords* et *Gisèle* de *Xavier Caféine* sont mes trois coups de cœur de l'été) et la révélation d'un nouveau talent radio-phonique, à l'émission *Pète pis répète* sur *CISM*.

Je blague. C'était moi. Grand talent, je dirais pas. J'utiliserais plutôt les mots « parle » « sait » « cet » « quoi » « de » « pas » « enfoiré » et « ostie d' », mais pas nécessairement dans cet ordre.

Vous le savez probablement, je me suis lâchement protégé des jets de pierre lancés par les kurtcobainophiles et pumpkinmaniacs en raison de ma dernière chronique (vous me faites peur, pourriez-vous s'il-vous-plaît déposer les torches et les fourches?) en me trouvant un prétexte pour quitter le pays. Me voilà donc à Paris, étudiant la littérature à la Sorbonne-Nouvelle, m'enfilant espresso par-dessus espresso, fumant gauloise sur gauloise dans mon appart' de la rive-gauche.

Je m'ennuie de Montréal.

Et la meilleure manière de survivre au mal du pays, c'est d'écouter de la musique. Et j'ai fait quelques découvertes assez surprenantes. Par contre, il faut le souligner : la scène indépendante parisienne n'existe pas. On ne se rend pas compte de notre chance, à Montréal, de pouvoir découvrir à peu

près vingt-cinq nouveaux groupes par semaine. À Paris, lorsqu'on va dans le rayon Indé du disquaire, on trouve davantage de choses comme *Manu Chao* et *Franz Ferdinand* que de véritables artistes indépendants, qui se trouvent relégués à la minuscule section Auto-produits, qui même dans les plus grand magasins n'occupe que deux pieds de large. Mes plus grandes découvertes ne sont donc pas des groupes français.

Vous avez sûrement entendu parler des gens qui ont trouvé que *Dark Side of the Moon* est parfaitement synchronisé au Magicien d'Oz et peut servir de trame sonore alternative au film. Eh bien, la même chose se produit avec *Le Dôme* de *Jean Leloup* et mes ballades dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, le coin de l'Université. C'est incroyable.

Et ce n'est pas tout. Mon arsenal de disques québécois est parfaitement adapté à cette ville. J'ai beau essayer d'écouter *Indochine* ou les *Wampas*, mais il n'y a absolument rien qui fonctionne aussi bien que *Malajube* ou *Caféine*, que ce soit dans le métro ou à pied, dans les quartiers bourgeois ou dans ceux plus crades.

Alors je survise grâce à des doses massives de rock québécois. C'est pas que je n'ai pas essayé, et avec tous mes efforts j'ai fini par dénicher quelques groupes parisiens qui valent la peine d'être découverts. Une compil appelée *Paris Calling* qui met en scène « pour la première fois, la nouvelle scène rock parisienne » (dixit le livret) sert quelques groupes qui sont plutôt punks et plutôt bons, entre autres *The Hellboys* (qui est en rotation à *CISM* ces temps-ci) et *The Parisians*. Mais là où, à Montréal, on aurait du matériel pour sortir quinze compils par année, celle-ci semble le premier album-compilation de rock indépendant, ever, et ne propose des titres que de six bands.

Paris est plus peuplée que le Québec en entier, et seulement six groupes indés se retrouvent sur un album compilation?

Je vous ai dit que je m'ennuyais de Montréal? ■



Photo Éric Samson

## Quand le libraire devient Sisyphe

Gautier Langevin

**S**i je vous disais que le marché du livre francophone est sur le point d'atteindre le bord du gouffre, que me répondriez-vous? Sûrement quelque chose du genre : « Dans quel sens? ».

est appelée de l'« office ». Évidemment, tous les livres reçus à l'office sont des nouveautés que le libraire n'a jamais eues en magasin. Il se doit donc de les intégrer à son inventaire et de les placer en librairie pour une période de temps minimum imposée par le distributeur. Dans la plupart des cas, cette durée est d'environ trois mois. Après trois mois, le libraire a le droit de retourner ces livres invendus chez le distributeur en étant crédité.

Voici donc le problème : chaque

ce qui est susceptible d'intéresser leur clientèle. Parfois cela se traduit par « ce qui vend le mieux », dans le cas des librairies de grande surface, alors que dans d'autres librairies, souvent indépendantes et plus petites, le patron fait des choix plus subjectifs. Toutefois, les libraires se doivent de recevoir un certain nombre minimum de livres à l'office pour continuer à entretenir de bonnes relations avec les distributeurs. Inutile de vous dire que ce nombre est, lui aussi, croissant. Le libraire est donc

### Le marché du livre francophone au bord du gouffre ?

Je suis libraire de profession et de cœur. J'aime vendre des livres. C'est viscéral. Je n'écris donc pas cet article dans le but de discréditer le monde de l'édition. J'ai par contre cette intuition depuis quelque temps que, comme je vous disais plus haut, quelque chose ne tourne pas rond. Le but de cet article est justement de faire la lumière sur le « sens » de cette intuition qui, comme vous, me turlupine...

Pour débiter, mettons-nous dans la peau d'un libraire. Une certaine quantité de livres que reçoit un libraire

année, les librairies reçoivent de plus en plus de livres à l'office. La performance des systèmes informatiques, l'espace en librairie, le nombre d'employés et la demande du client ne sont toutefois pas, elles, des données croissantes chaque année, du moins, ces deux progressions ne sont pas proportionnelles.

L'offre est donc présentement en train de devenir plus grande que la demande. Toutefois, pour remédier à ce problème, les libraires et les représentants des distributeurs agissent comme un filtre à cette offre : ils choisissent

obligé de retourner après trois mois une grande quantité d'office, puisqu'il y a une autre vague qui suit. Rappelons qu'un libraire reçoit de l'office à chaque semaine! ■

*Vous pouvez également lire Gautier Langevin sur le site web [www.lecteurs.ca](http://www.lecteurs.ca). De plus, son premier recueil de nouvelles, Sens-Uniques, vient de paraître aux éditions Arion.*



**Le Pied attend vos textes de main ferme !**  
**Envoyez vos créations, vos essais, vos critiques,**  
**vos commentaires ou vos félicitations à notre**  
**nouvelle adresse :**  
**[lepied@littfra.com](mailto:lepied@littfra.com)**

# ON PIEDTINE LA UNE

*Le Pied* Volume 4, numéro 2

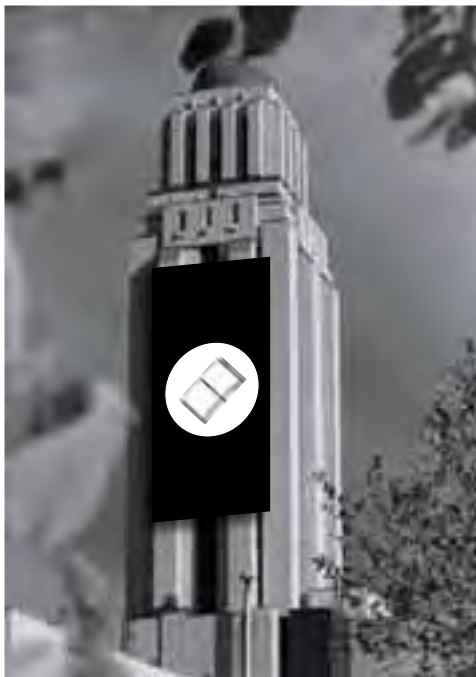
Chaud chaud chaud

2 novembre 2006

# DUEL

**LUC VINET EST CONVOQUÉ À UN DUEL\* QUI AURA LIEU AU DOUZIÈME COUP DE MIDI SUR LA PLACE LAURENTIENNE LE MARDI 7 NOVEMBRE 2006.**

**D**ans la plus grande tradition démocratique de l'Université de Montréal, *Le Pied* souhaite placer l'actuel président du département des littératures de langue française, Stéphane Ranger, en tant que nouveau recteur. C'est pourquoi le rédacteur en chef du *Pied* s'est proposé à la place de notre cher Président (on ne peut évidemment pas mettre en jeu la vie de Notre Président) pour combattre Luc Vinet dans un duel



Projet de la nouvelle Université de Montréal après l'élection de Stéphane Ranger

qui aura lieu sur la Place Laurentienne le mardi 7 novembre sur le douzième coup de midi. Le recteur est donc prié de se présenter au rendez-vous

avec ses armes et son témoin, sans quoi, Stéphane Ranger deviendra le nouveau recteur de l'Université de Montréal.

Advenant l'élection de Stéphane Ranger, on peut évidemment s'attendre à plusieurs changements dans le fonctionnement de l'établissement.

Ranger souhaite notamment utiliser la gare de triage pour bâtir une nouvelle cité universitaire vouée à la littérature. Le nouveau complexe sera constitué, entre autres, d'un grand pavillon invisible, le Réjean Ducharme, d'un petit pavillon fait à partir de plans français, le Émile Nelligan, et d'un immense pavillon vide, le Marie Laberge.

Évidemment, cette nouvelle vocation universitaire entraînera sans doute des remous chez les professeurs des départements inférieurs, mais tous les protestataires seront envoyés à l'Université Laval afin de faire des recherches sur la Nouvelle-France et sur Saint-Thomas d'Aquin tandis que les plus libéraux seront remis à l'UQAM où ils pourront porter librement des vêtements en

chanvre et tenter d'abolir la propriété privée.

L'élection de Stéphane Ranger marquera sans doute un point tournant dans l'avenir de l'Université de Montréal. Longue vie à Stéphane Ranger ! (SM) ■



Stéphane Ranger gravissant le mont Royal

# AU PIED DE LA LETTRE

Le Pied Volume 4, numéro 2

Créations

2 novembre 2006

## Das Mittelalter

Walid Romani

**I**l n'y a que le vent qui murmure derrière les grandes guillotines bordées de longs rideaux rouges qui tremblent comme tes lèvres érubescences. Entre nous deux, il n'y a qu'une table. Les pensées se bousculent dans ma tête. J'écoute le bruit de ta respiration – son familier – paroles qui devaient enfin me rassurer.

Fabula oblige tu refermes Cligès et tu attends mon jugement. Ah! vous les Modernes. Déité du mal, dualité de l'idéal, à la fois Èris et Athéna, tu es revenu au soin de tes bacchantes. Je ne suis plus enfant de Bacchus, mais

encore moins un de ceux du Christ. Te souviens-tu de mes libations et desideratum... dernier fantasme d'un grimaud qui espérait retrouver le chemin des Champs Élysée.

La bouteille de vin est vide et nous n'avons pas encore dit un seul mot. Devais-tu te trahir comme Hermione et finalement me rejeter. Devais-je aussi trouver comme Oreste sur ma route un rival que j'abhorre. TERENCE sauve-moi de moi-même! Voilà que le couperet de la dernière descendante d'Hélène s'abat sur moi. J'entends encore les échos de la dernière bacchanale.

Ô thyade rousse au visage opale – tes yeux rayonnaient jadis d'une vertueuse turpitude – raffinement aux petits cercles noirs bordé de taches

de son – bouche à la poétique manichéenne.

Ce n'est pas moi, me réponds-tu. Mais laisse-moi croire que le soleil m'aveuglait, et que je te prenais pour la treizième de Nerval. Je savais que cette dague trempée dans la ciguë que tu m'avais enfoncée jusqu'au fond du cœur me perdrait comme la tunique de Nessus, mais sans l'Olympe pour me réfugier, je suis condamné à affronter ton regard froid et distant.

Tu te lèves, tu ne me rassureras pas. Il est trop tard, tu te retournes pour ne jamais revenir et ce n'est que demain que je saurais si j'ai eu la force de te retenir, te ramener contre moi, et t'embrasser sans jamais rouvrir les yeux... sans jamais un mot. ■

## DIKTAT

ou l'art d'être dominé

Jean-Benjamin Milot

**L'**ART s'est fait dévaliser. « Un ogre est sorti des musées du Québec des tableaux pleins les mains ». Les oiseaux rieurs roucoulaient rarement sur les arbres au bord des routes. Les voitures fonçant sur les piétons ont réussi à en happer quelques-uns.

Je me suis arrêté pour me reposer sur le banc d'un parc. C'était au parc Riopelle. J'ai pensé à Riopelle que je ne connais pas. Il tombait des gouttelettes. La fontaine fumait. L'homme assis derrière moi aussi. J'ai eu envie de fumer avec Riopelle. Il y a des artistes en cage, pas Riopelle. La fontaine qu'il a sculptée de ses vieilles mains est libre de fumer au grand air.

Des gouttelettes perlaient sur mon front. Mes cheveux tombaient. Et Riopelle riait.

Les buildings entourant le parc sont en verre. La place est entourée d'hommes importants, je l'ai vu à leurs vestons et aux sourcils qu'ils fronçaient.

J'ai froncé mes pensées. J'ai fermé les yeux. Rien.

Je me suis tanné du parc. J'ai quitté la fontaine. Je me sens triste de l'avoir laissée là, seule au milieu du verre, du béton et des gens sérieux.

En revenant, je me suis arrêté devant une galerie d'art. Je suis resté planté devant la vitrine un moment, les yeux fixés sur les couleurs, les couleurs fixées dans mes pensées. L'art est plus beau dans la rue. Les tableaux étaient emprisonnés dans le verre. J'ai eu envie de les délivrer... ■



Camarades ! Le Pied est désormais disponible sur le Web.

[www.lepied.littfra.com](http://www.lepied.littfra.com)

# AU PIED DE LA LETTRE

Le Pied Volume 4, numéro 2

Créations

2 novembre 2006

## Le Piège Conte pour enfants

Simon Busilacchi

**I**l était une fois un vieux dragon blasé qui, de vivre ses derniers jours, était très peiné. Un peu plus ancien que l'humanité, il avait vécu tant d'années. Sortant de sa grotte pour une dernière promenade, il en profiterait à la plage pour une baignade. Se laissant couler dans l'eau profonde, il y fit quelques rondes, et plusieurs heures passèrent sans qu'il n'ait respiré, mais cette fois, il fallait remonter. Se trouvant nez à nez avec une jeune fille, ce fut elle qui ne put se retenir, et cria apercevant notre ami qui fut pourtant loin d'être son ennemi. Elle se calma après un moment et devint par la suite honteuse de ce dénouement. Elle accompagna le dragon à sa grotte, pour qu'ils puissent converser de choses de toutes sortes. Il la fit sécher de son souffle chaud, la mettant plus à l'aise pour qu'elle ne parte pas trop tôt. Elle lui demanda s'il avait toujours été un bon dragon, et il lui répondit par la négation. Intriguée, elle lui demanda de quels crimes il était question, et il lui répondit par une condition :

-Si tel est ton souhait tu sauras, mais sache que chaque crime en demandera un peu plus de toi.

— As-tu déjà tué pour le plaisir, en as-tu tué pour punir.

— J'ai puni ceux qui voulaient me résister, et en chassait d'autres pour me sustenter. Que d'hommes fiers sont passés sous mes crocs, et bien d'autres sur qui on ne pouvait dire mot. — As-tu tué des enfants, ceux qui sont les plus innocents, et que leur as-tu fait subir, en devinrent-ils des martyrs ?

— À mes premières années, de

jeunes filles comme toi, j'amenais chez moi. Je les assoyais à l'endroit où tu te trouves, et leur fis mon plus beau discours. Charmées par mes histoires, qui eurent tôt fait de les émouvoir, elles s'endormirent devant moi, confiantes en ma bonne foi. Étant plongées dans un sommeil précieux, je mangeais ces esprits pieux, mais elles n'eurent senti aucun mal, tout fut fait avec une rapidité fatal.

Déjà, il faisait noir à l'extérieur de la grotte, il était l'heure pour qu'elle sorte. La jeune fille regarda le ciel noir ; il fallait dire aurevoir. Le dragon

La jeune fille n'avait pas peur, mais reconnut son erreur ; de ne pas avoir su écouter, jusqu'au bout l'énoncé, et de cet accord signé, il fallait accepter, les conséquences peu désirées. Le dragon lui bloqua la voie, et sortait déjà ses griffes pour attraper sa proie.

-Dis-moi dragon ce que tu entends par crime, pour te poser une question que tu estimes : cela pourrait-il être une condamnation injustifiée formulée par des êtres mal éduqués, mal élevés, grossiers ?

— Oui.

— As-tu dragon déjà aimé, une humaine de ton cœur écaillé ?

— J'ai aimé une humaine de mon cœur édenté, et elle me l'a arraché. Succombant à l'opinion publique qui fut d'une chasteté biblique, elle fut prise pour une hérétique et me renia pour tous ces moustiques. On me lapida de pierre et d'obus, jusqu'à ce que de mes assaillants je sois tout repu. Mon crime que j'ai commis, c'est d'avoir eu un amour interdit, et j'en ai été puni.

— C'est tout dragon, c'est fini, j'ai finalement tout dit. Sur le dernier crime questionné, je suis prête à subir les foudres triplées. En premier lieu, tu devras m'aimer, car tel est ton dernier crime questionné, ce qui annule mes premiers dangers où tu allais me manger, puis éventuellement me tuer.

Le dragon pris au piège sentit une nouvelle joie, et se laissa aller à rire de vive voix. Ils apprirent à s'aimer mutuellement, dépassant le serment pour s'aimer sincèrement. Et quand la fille devenue vieille femme mourut, le dragon la mangea, comme il était convenu dans la deuxième question qu'il s'était remémorée pour l'occasion. Il expira presque aussitôt après, car vieux dragon qu'il était devenu, d'une vie d'homme seulement il avait eu. ■

## ÉCRIVEZ POUR LE PIED

La revue des étudiants de premier cycle au département des littératures de langue française



lepied@littfra.com

averti qu'il devait arrêter, réitéra l'accord qu'elle avait approuvé, pour combler sa curiosité.

— Chaque question avait un prix, et donc pour chacune tu payeras de ta vie. Tu subiras toutes les atrocités que tu m'as fait réciter, mais chaque question posée, te réservera un sort plus élevé.

# AU PIED DE LA LETTRE

Le Pied Volume 4, numéro 2

Créations

## Le Rêve

Daniel Levy

Avec une collaboration discrète de Renaud Piché-Vernet, remerciement spécial à M. Faribault

C'était le soir. J'étais devant mon ordinateur, les mains froides, la tête lourde, rush de fin de session oblige. Une composition d'une dizaine de pages sur la phrase « Minuit, c'est quand la veille tombe le lendemain » m'avait été soumise par Mme **Nardout-Lafarge** et que je devais terminer pour le lendemain matin. À peine eus-je le temps de saisir une ligne, mon nom, que je **m'échoue** lentement. J'eus un dernier réflexe en appuyant sauvegarder mais je ne pus arrêter ma quête de sommeil. Ma tête s'écrasa sur le clavier; un coulis de bave s'écoula lentement, suivant les contours cubiques de chaque lettre, passant du H au J au K au L puis descendant au point à la virgule au M au N, il heurta la barre d'espacement et je tombai dans mon écran de veille.

« Je suis dans un enclôt vide où des **vaches ont** brouté les dernières herbes comme les satyres des **vagins gras**. La terre, rocaillante, me transperce la plante des pieds alors je décide de nourrir les racines de l'herbe dévorée pour qu'elle repousse. Je marche péniblement jusqu'à une borie, où je veux puiser l'eau **du puits** qui est juste à côté. Je descends le sceau jusqu'à l'eau, mais, en le remontant, je m'aperçois que j'ai tout perdu. Il y a un trou au fond du seau et, ne pouvant plus me contenir, je crie le mot de **Cambronne**. J'essaie encore à maintes reprises de prendre de l'eau mais, dès que le seau arrive presque à destination, il se vide. Pour palier au trou, je m'arrache une poche arrière de pantalon. Je réessaie et finalement, le seau arrive jusqu'au bout avec l'eau tant convoitée. Que je fus comblé! Je retourne à l'endroit initial et je **l'arrose** de mon seau plein d'eau. Tout d'un coup, je vois mon neveu. Je ne sais pas d'où me vint qu'il s'appelait Josias. Je lui dis « les pierres me font mal,

donne-moi ces **pierres, neveu**. » Il ramasse les **pierres s'en se** douter qu'elles sont très glissantes et m'en échappe une sur le pied. La douleur est tellement forte que je chavire dans l'inconscience»

\*\*\*

« Aïe ! ». Je me réveille brusquement dans un **beau lieu**, un encan public où l'on vend des **beaux V.T.T.** Pendant un instant, je pense que c'est moi que l'on veut acheter mais je me rend compte que je fais parti du public. Une femme, sur qui je dormais, me dit « **Anne dit aïe** lorsqu'elle n'aime pas ça ». De l'autre côté de moi, il y a une jeune femme blonde. Elle se retourne et elle m'embrasse. Je reste surpris pendant un instant, qu'elle utilise pour prendre mon panneau et miser sur une Ford. Une fois la **Maverick acquise**, elle me prend la main et me dit « On y va? ». Nous nous installons dans l'automobile et, sans payer, nous nous enfuyons. Pendant la cavale, je lui demande son nom et elle me dit qu'elle s'appelle Lolita, que je m'appelle **Hober Hubert Aquin** et que nous allons « dans l'URSS qui coule en flammes en fond du lac Meech ». Je me **bourre à ça** et je ne pose plus de question. Plus loin, nous nous arrêtons devant un bar et elle m'invite à y entrer. Je vois un Russe qui en sort. Je l'apostrophe « Eh **Popov!** » **Hic**, me répond-il, saoul comme à tous les matins. En le toisant d'un regard méfiant, je rentre dans ledit bar. Lolita m'attend avec un verre de vodka. Je mêle **en son** verre le mien et elle crie « La marge, la marge ». Oui, je suis en marge. Je suis la ligne rouge qui perpendicularise les cadres. Je suis un carré rouge, Kremlin de grève, craquelin que l'on veut badiner d'idioties avant de le manger. Elle rit et me demande si je n'ai plus de vodka. Je lui montre le verre et dit « **Da, vide** ».

\*\*\*

Un peu plus tard, toujours dans le bar,

## LES JEUDIS À PARTIR DE 16H



TOUS AU SOULIER DE SATIN !

qui semble s'être transformé en cabaret, je rencontre la princesse surréaliste Sarah d'Aragon. À **demi chaud**, je lui explique, en balbutiant, que j'ai un travail à remettre bientôt et que j'ai besoin d'un mot qui va de soi avec prose. Elle m'explique « Dans ton **cas, rime** prose et choses ». Avant de pouvoir en dire davantage, des acteurs sortent sur scène et s'appêtent à jouer une pièce de Shakespeare, le Roi Lear. Une actrice, habillée seulement de sous-vêtements noirs de style **victorien** s'approche et récite, tenant un os à la main :

“Big man,  
You gloat in the dark,  
Morgan,  
You are not a bark stark mark!”

Je me réveillai en catastrophe dans le Soulier de Satan et **la flèche** des minutes du cadran indiquait 18 :48. Je n'avais pas encore échoué mais il faudrait que je m'y mît pour de vrai. J'aurai **dû prier** pour plus temps mais cela aurait été en vain... ■

# AU PIED DE LA LETTRE

Le Pied Volume 4, numéro 2

Créations

2 novembre 2006

## Déchéance de patate

Jessica Després et Jason Micocci

**C**'est l'histoire d'une patate.  
Elle est dans un champ et pleure.  
Pourquoi fallait-il qu'elle naisse verte ?  
Marginale et méprisée par ses consoeurs,  
Elle désire s'enfuir.  
Après tout, qu'est-ce qui la retenait à ce jardin ?  
Seulement cette plante  
Qui, elle, voyait le soleil.  
Elle ne peut même se réchauffer la pelure.  
Elle veut l'enlever, se badigeonner de beurre  
Et entendre sa peau rôtir,  
Se faire couper en morceau  
Et se ramasser en salade avec de la mayonnaise  
Et des morceaux de bacon.  
"Libre ! Enfin libre ! D'autres êtres !  
Ah ! Bonjour Bacon et bienvenue Mayo !  
Joie intense !"  
Mais là, ici, maintenant, il n'en est rien !  
Elle est là, verte, seule et enterrée.  
Elle pleure encore comme une patate !  
Une idée lui vient :  
Et si les patates pouvaient aimer !  
Son coeur bat, mais est-ce un coeur qui bat ?  
Et pourquoi ne peut-elle être un volcan ?  
Car lorsqu'un volcan se regarde les pieds, il n'y voit que du feu.  
Des pieds ! Mais qu'est-ce que des pieds ?  
Elle n'en a pas. Elle est ronde.  
Elle en avait marre ! Elle ne pouvait rien faire !  
Une babounette tristounette s'imprimait sur son visage,  
Ou peut-être n'était-ce qu'un globule,  
Un imperfection de sa peau, de sa pelure,  
Son étanchéité physique ?  
Elle ne savait plus. Comment pouvait-elle savoir ?  
Il faisait noir et aucun miroir  
N'avait été mis à sa disposition.  
La patate voisine, la méchante Pétatine,  
Lui refila la lèpre.  
La patate hurle au crime  
Et exhibe ses malformations.  
La jaunisse s'empara de sa pelure.  
Puis la petite vérole.  
Puis la lèpre la rendit si laide  
Que même encore en terre, elle pourrissait d'elle-même.  
Elle puait tellement,  
La pourriture l'emparait.  
Pétatine riait à patate déployée.  
Notre jeune Patate tombait.  
La vie s'éteignit.  
Les vers s'approchèrent d'elle.  
Patate servit de frite à de gros gras vers luisants. ■

## L'Overdose est une apothéose

Jean-Benjamin Milot

**J**e suis courbé comme une fleur de lys, plus éreinté qu'un politicien chauve.  
Le matin je me lève et prends le journal. Je passe devant la fontaine de Riopelle sans la voir.  
Il y a des années, j'aurais tout donné pour flâner. Il n'y a pas si longtemps j'écrivais.  
La nuit je ne dormais pas. Le matin je ne me levais pas.  
Les jours passent. La nuit tombe. Le soleil se lève.  
Le matin je me lève et prends le journal.  
Mes rêves envolés en fumée ?  
Avez-vous du feu ?  
Vous ne fumez pas ? Tant mieux.  
Ne commencez pas.  
Il paraît qu'on n'est plus capable d'arrêter.

*Le matin je me lève et prends le journal.*

*Le matin je me lève et prends le journal. ■*

## Le Repos du propos

Jean-Benjamin Milot

**P**rose prolifique, es-tu reposée ?  
Ceci est un texte soporifique.  
Je suis posé.  
Je suis supposé.

*Il clame qu'il est calme.  
Son texte sautille pourtant.  
Les phrases paraphrasent.  
Mais il clame qu'il est calme.*

*Je planche depuis des jours  
Sur une feuille blanche  
Étanche et franche.  
Elle est restée blanche.*

*Le texte est un prétexte.  
Je peints des pins.  
Je crie des écrits.  
« Je vis ta vie », s'exclame le sexe!*

*-Si je est un autre,  
Je veux bien être le vôtre.  
-Quiproquo ?  
Iro-quoi ?  
-Non... Qué...  
Québécois. ■*

## Citer l'Univers

Jean-Benjamin Milot

*L'esclavage*

**O**n nous forme pour travailler. Mes amis font des stages. Ils sont spécialisés, rencontrent des spécialistes et se sentent spéciaux, privilégiés. À peine y avais-je mis les pieds, je commençais à en avoir assez de l'université. J'en avais assez, mais je ne voulais pas travailler, surtout, ne pas travailler. Juste à y penser, j'avais envie de vomir. Cloîtré durant les quarante prochaines années, non merci. Quarante ans à attendre une retraite, un repos, c'est trop long. J'aimerais mieux qu'on m'envoie au goulag ou à son équivalent s'il n'existe plus. Au moins, là, l'intention sera claire. Je serai un esclave, un vrai, et les gens me reconnaîtront à ma juste valeur, en qualité d'esclave. Pas question que j'en sois un et qu'on ne sache pas que j'en suis un. Mieux vaut la franchise. C'est pour ça que je suis en littérature. Mon stage : la lecture. Je ne serai l'esclave de personne sauf d'auteurs morts.

### *Et fument les universitaires*

Je crois que fumer est important pour les universitaires, les étudiants comme les profs. En lettres surtout. Cela donne de la crédibilité au propos. De ne pas fumer, j'en ai beaucoup souffert. D'abord, les fumeurs, ils ont de la classe : tenir une cigarette, c'est élégant et savoir cracher la fumée joliment l'est encore plus. Puis, ils s'entendent bien entre fumeurs. C'est la plus grande discrimination culturelle de l'université, celle des fumeurs / non-fumeurs. Les plus impolis me crachent leur fumée à la figure. Selon le ministère de la Santé, je serais deux fois plus intoxiqué qu'un fumeur. Et dire qu'à rester là à les écouter et à résister à la tentation, j'ai fumé deux fois plus qu'eux déjà. C'est comme si la seule chose qui sortait de la tête des universitaires, c'était de la fumée. À jouer à l'anticonformisme généralisé, à se galvaniser de la sensibilité des poètes, on développe une carapace insensible et conformiste. Puis, on déblatère des sottis-

ses comme on crache ses poumons. Être trop près des textes (ou croire qu'on l'est) s'avère être d'une prétention immense, la prétention du fumeur de textes. Il y a une distance nécessaire à avoir face aux textes eux-mêmes, et face aux gens auxquels on crache sa fumée.

Lors d'une discussion, quand un fumeur tire une bouffée, il a le temps de réfléchir, sans avoir à se justifier. Le propos des fumeurs est, je le crois, davantage réfléchi compte tenu des pauses qu'ils doivent prendre dans leur argumentaire.

Après la fumée vient l'intelligence. Je rêve d'avoir le front dégarni de mes professeurs, cela donne l'impression de posséder tout le savoir du monde. Toute la gestuelle et la prestance qui accompagne ce savoir m'intéressent grandement. À défaut d'être théoricien, je serais crédible. À posséder toute cette apparence en plus de la rhétorique du front dégarni, je vais assurément avoir un bronze en plein parc de Montréal. Et j'aurai une cigarette à la main. Et les oiseaux passeront. Et il y aura toujours des fientes sur ma tête et des pigeons à mes pieds, comme tout bon prof d'université.

### *Comment écrire?*

Woolf, Duras, Kundera. Il s'écrit des romans, des ouvrages sur *comment écrire?* et qui sont, d'ailleurs, très bien écrits. Si quelqu'un sait comment écrire, j'aimerais qu'on me fasse signe.

### *Pour en finir avec le Survenant*

J'ai l'impression de radoter. Je le dis d'emblée, le commentaire suivant fait un peu premier degré. Par contre, je crois sincèrement qu'il y a au premier degré une certaine vérité spontanée, une vérité à laquelle on accorde trop peu d'importance, par rigueur à notre intelligence, tellement elle est évidente. Sans diminuer la valeur littéraire d'un texte comme *Le Survenant*, il y a des arbres qui cachent des forêts. Je crois qu'il y a des arbres malades qu'il faut abattre. Qui est-ce qui a dit qu'il fallait toujours revenir à ses racines, toujours manger ses bas? Et si on allait de l'avant? Et si on récoltait ce que le Québec a semé pour qu'une littérature vivace pousse en-

fin? *Le Survenant*, disons-le tout de suite, le prof de Cégep s'y reconnaît et le lit en écoutant Virginie. Ça s'enseigne bien d'accord, mais on peut tourner la page. À force de revenir à la littérature du terroir, de revenir à nos racines, on étouffe le reste. On s'enracine vingt pieds sous terre. Les pages du *Survenant* ont poussé comme la meilleure des moissons dans nos classes de Cégep depuis des années. Ne serait-il pas le temps de montrer un nouveau visage de la littérature, de faire lire autre chose que la moisson qui flotte au vent? Faudrait demander à ceux qui fument leurs théories. Au moins, changeons de sorte de céréales...

### *Le phallus*

La tour, le phallus. Comment l'appeler? Vous savez de quoi je parle. Je l'ai tout de suite remarqué. Tour de contrôle? Organe génital surdimensionné? J'ai l'impression qu'on nous épie, qu'on nous observe de là-haut. C'est pour ça que je ne sors pas fumer. Symbole de l'université, du haut-savoir, la Tour grandit chaque fois qu'on la regarde, chaque fois qu'elle nous regarde. C'est pour ça qu'elle est si haute, si intimidante. Elle est comme les universitaires : inatteignable. Ces gens juchés du haut de leur savoir sont inatteignables. Et les nouveaux bâtiments qu'on a construits, les plus récents, sont en verre... pour mieux nous surveiller. Il faut les avoir à l'œil ces théoriciens. On ne sait jamais quel mouvement révolutionnaire pourrait émaner d'eux. Il ne faut pas qu'ils aient trop de liberté. Et d'abord, ont-ils besoin de liberté? Qu'est-ce qu'ils font du peu qu'ils ont? Qu'est-ce qu'ils font de leurs subventions? Joyau de la masturbation intellectuelle – ne croyez pas que c'est une critique, j'aime bien – l'institution s'érige, tout particulièrement à Montréal, en un symbole fort et autoritaire. L'université se prend au sérieux. L'université se complaît en elle-même et est absurde dans le monde réel. Tour d'ivoire, l'université? Servez vos laïus au phallus!

À citer l'Univers, on risque de s'approcher de l'université. « J'ai une question à toutes vos réponses. », disait un cinéaste névrosé. ■

# LE POIL AU PIED

Le Pied Volume 4, numéro 2

Mystérieuse chronique poilue

2 novembre 2006

## De la Barbe comme manifestation de la supériorité : étude historico-pragmatique d'un attribut physique élitiste

Luc Vinaigre

Qu'on se le tienne pour dit : l'homme au faciès savamment velu est naturellement plus enclin à la réussite sociale, voire à la domination pure et simple. Manifestation ultime et poétique de l'autorité virile sur une majorité (vulgaire)

voyant en la multiplication des lames<sup>1</sup> son ultime salut, la barbe (québécoisisme dérivant du français « barbe ») est la manifestation ultime et poétique de l'autorité virile sur une majorité (vulgaire) voyant en la multiplication des lames<sup>2</sup> son ultime salut. Les preuves historiques sont d'ailleurs très enclines à appuyer mon propos, aussi évident soit-il – je tiens d'ailleurs immédiatement, pour éviter toute grossière injustice, à remercier l'Histoire, sans laquelle cet article n'aurait jamais pu germer de mon esprit supérieur. Preuves historiques, donc, que je me propose aujourd'hui d'enchaîner sous forme d'un bref panorama, démontrant avec une cruelle mais nécessaire irréfutabilité l'inévitable échec socio-intellectuel de l'imberbe et autre métrosexuel.

Les spécialistes de l'histoire pileuse semblent d'emblée en accord : « (...) l'homme au faciès savamment velu est naturellement plus enclin à la réussite sociale »<sup>3</sup>. Cette assertion, loin de se baser sur une quelconque forme de subjectivité anti-scientifique, est la conclusion d'une rigoureuse étude portant sur l'alors hypothétique corrélation existant entre l'efficacité des grandes figures historiques depuis

2000 av. J-C et le port d'une barbe élégante, bien taillée, aromatisée avec goût. La liste de ces leaders idéologiques, exhaustive, fut analysée comme suit : les 18 726 personnalités initialement choisies furent regroupées par époque, par nationalité, par champ d'expertise, par couleur de cheveux, par respect/irrespect du poids-santé et par influence concrète sur le peuple (arrondie à la centaine de personnes près); des sous-groupes ainsi créés furent alors déterminés par algorithme des « représentants », dont l'efficacité fut évaluée à l'aide d'un autre algorithme (capable de déterminer la part de Vérité dans l'individu). Les résultats – ici abrégés – ne laissent place à aucune méprise.

Réussite: Fidel Castro, Mao Tse-Toung, Victor Hugo, Margaret Thatcher, Mad Dog Vachon

Échec: Karl Marx, Pierre Lapointe, Rowan Atkinson, Marie-Antoinette, Robert Lacroix.

Aucun barbu du côté des échecs, aucun visage imberbe du côté des réussites. La science a parlé. ■



<sup>1</sup>Jésus Christ, homme velu parmi les hommes velus, me confiait récemment qu'il voyait en la stratégie commerciale de Gillette une honteuse et dénaturante

imitation de ses exploits panesques. Aussi rajoutait-il, en guise de « reminder » (je cite l'anglicisme), que l'Enfer, ainsi que la peau irritée du fraîchement rasé, est rouge.

<sup>2</sup>Jésus Christ, homme velu parmi les hommes velus, me confiait récemment qu'il voyait en la stratégie commerciale de Gillette une honteuse et dénaturante imitation de ses exploits panesques. Aussi rajoutait-il, en guise de « reminder » (je cite l'anglicisme), que l'Enfer, ainsi que la peau irritée du fraîchement rasé, est rouge.

<sup>3</sup>VINAIGRE, Luc, De la barbe comme manifestation de supériorité : étude historico-pragmatique d'un attribut physique élitiste, Le Pied, Montréal, vol. 4, no 2, novembre 2006, p. 6.

AUGMENTEZ VOTRE EMPRISE  
SUR LE MONDE AVEC CETTE  
BARBE À DÉCOUPER!

Sommeil impossible :  
Vinet en tenue de cuir  
dans la chambre attend

dans le poil, flamèche,  
nécessaire incandescence,  
un Vinet en feu

touffue barricade  
bande étroite biscornue  
cadre sans visage

soixante dollars  
sur la montagne, deux pas  
une barbe avance

la lune inversée  
hérissé son lourd phallus  
vers les étudiants

«je n'aime pas Vinet:  
en plus d'être démagogue,  
il mange des bébés»

la tête à l'envers  
poils en bas et dessus chauve  
monstrueux non-sens

aphte viscérale  
sur le visage étudiant  
un Vinet vient

Depuis le dernier numéro du *Pied*, le haïku n'a cessé de faire des adeptes de la Béringie jusqu'en Cochinchine en passant par le désert de Gobi et le Madrid sur la 20. Mais ce petit poème évanescant de dix-sept syllabes reste encore et toujours un genre négligé par les élites. Par chance, *Le Pied* court à sa défense et offre, une fois de plus, pour le plaisir de ses lecteurs, sa sélection de haïkus.

*\* Note relative au duel : le duel à mort étant malheureusement illégal dans notre société qui n'a plus les valeurs à la place où vont les valeurs, Le Pied prie monsieur le recteur de faire le choix d'une arme non-mortelle (d'autant plus que nous savons tous que Luc Vinet ne peut être tué par aucune arme conventionnelle).*

